

TRIBUNE DE CAUX

changer

La force du silence

UN ENTRETIEN
AVEC LE
MEDECIN GENEVOIS
PAUL TOURNIER

RAPPEL

Campagne de promotion

Abonnés habitant la France :

Il vous est donné jusqu'au **14 février**, dernier délai, pour nous faire parvenir vos listes destinées à la promotion 1984 (voyez votre numéro de janvier 1984). Saisissez cette occasion de faire connaître autour de vous les idées dont **Changer** est le porteur.

...Et, que vous habitiez la France ou l'un des nombreux autres pays où *Changer* est diffusé, vous pouvez envoyer même au-delà de cette date vos réponses à notre questionnaire (page 15 du numéro de janvier 1984).

Bonne chance !

La Rédaction



**Il est rassurant
de se savoir bien assuré.**

Discutons-en entre nous.

winterthur
assurances

Toujours près de vous.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Pigué, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68 bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 80 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 575 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF. 90 ou Fr.s.

27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF. 100

ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens :

FF. 40 ; Fr.s. 15. - ; FB 280.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123 rue Th. de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387 chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 5 000 francs CFA (abonnement avion) ou 4 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Le pape et son assassin

« Une main a tiré. Une autre a conduit la balle. » C'est ainsi que Jean-Paul II a caractérisé son assassinat manqué, sur la place Saint-Pierre, le 13 mai 1981.

En 1983, deux jours après Noël, le jour de la Saint-Jean, le pape rencontre, dans sa prison, le tueur professionnel et lui parle comme à un frère.

Rencontre vertigineuse, retransmise en direct à la télévision. On aurait aimé contempler longuement, en silence, ces images : le regard de compassion « insatiable » de Jean-Paul II, le sourire d'Ali Agça. Le monde entier, qui avait vu le pape s'écrouler sous les balles, a pu assister à la réconciliation.

Quelques journalistes et commentateurs ont été choqués de la publicité donnée à l'événement.

Peut-être sommes-nous trop habitués, par notre vie et les médias, à la violence et à la haine, pour supporter une

Impressions de train

Nous voilà six dans le compartiment qui nous ramène de Lyon à Marseille. Il n'y a pas à s'y tromper, il s'agit d'un compartiment multiracial.

Un homme d'un certain âge, portant un pardessus râpé, le visage fatigué, de larges yeux sombres, découpés en amande au-dessus d'une bouche charnue, bien dessinée. Les mêmes yeux qui tenteraient un peintre, la même bouche, chez la jeune fille brune

telle scène. Où irait le monde, si chacun de nous faisait de même et pardonnait chaque jour les offenses, comme le Christ a pardonné à ceux qui le crucifiaient ? Ce serait la fin de la terreur et le commencement du règne de la liberté et de la paix.

court-vêtue qui vient occuper la place vide à côté de lui. En plus brun encore, type méditerranéen identique, des yeux immenses, un garçon d'une vingtaine d'années s'assoit face à l'homme plus âgé.

Le garçon est en vacances en France. Son père est commerçant à Tlemcen. Il s'adresse à la jeune fille : « Tu est d'Algérie ? » Signe affirmatif. « Tu habites la France ? » Acquiescement de la tête. « Pourquoi ne vis-tu pas en Algérie ? » La réponse est presque violente. « Je suis française. Je ne parle pas l'arabe. Je me demande ce que j'irais faire là-bas... » Nous nous regardons sans parler.

Une dame âgée, « visage pâle » comme nous-mêmes, entrée la dernière, fait signe à l'employé qui pousse, dans le

couloir, un chariot chargé de boissons chaudes et froides. Elle souhaite une tasse de café. L'homme passe dans un grincement de roues et de bouteilles qui s'entrechoquent. Il n'a rien remarqué. La jeune fille brune se précipite : « Ne vous dérangez pas », proteste la dame. « Mais si, mais si. » Elle revient vite, portant avec soin le gobelet fumant qu'elle tend à sa voisine. Celle-ci veut rembourser le prix de sa boisson. « Mais non, ce n'est pas la peine. » La dame insiste. Haussement d'épaules de la jeune fille : « Je vous en prie. Je n'en serai ni plus riche, ni plus pauvre. »

Le climat, dans le compartiment, change. Nous voici partageant nos provisions de route. L'ambiance est devenue plus chaleureuse. Déjà tout à l'heure, quand nous étions entrés, l'homme au visage fatigué qui se trouvait seul, alors, s'était levé pour nous aider, très gentiment, à installer nos bagages.

Serait-ce là, dans cet échantillon de société multiraciale, le secret du « supplément d'âme » qui nous manque pour rendre notre France plus conviviale ?

Méridien

A TRAVERS CHAMPS

La vie...

Delphine est une demoiselle de quatre ans et demi dont le père est un chercheur spécialisé en génétique végétale. Elle sait très bien comment les enfants viennent au monde... Mais cela ne lui suffit pas et elle a demandé dernièrement à ses parents : « Qu'est-ce qui fait la vie ? »

Renaud, lointain cousin de la petite fille, a six ans et son père est pisciculteur en Picardie. Est-ce en regardant les truitelles évoluer comme des éclairs d'argent dans l'eau très pure des bassins que le garçon en est venu à s'interroger sur l'avenir de l'espèce humaine ?

Toujours est-il qu'il a posé à ses parents cette embarrassante question : « Si un papa et une maman n'avaient plus d'enfants, mais alors plus jamais, jamais... est-ce que la vie s'arrêterait ? Et alors il faudrait tout recommencer aux mam-mouths et aux hommes préhistoriques ? »

Contrairement à beaucoup d'adultes qui ne voient pas plus loin que leurs désirs ou leurs plaisirs quotidiens, ces deux gamins devinent peut-être, comme une nécessité évidente, que la vie doit continuer et que nos pays n'ont pas le droit de laisser tarir la source qui les alimente et les renouvelle.

Peut-être devinent-ils aussi qu'il faut, pour que la vie continue sans revenir aux mam-mouths, et malgré les fautes ou les carences de la veille, recommencer la vie à l'aurore de chaque matin.

Philippe Schweisguth

DANS CE NUMERO

- 4 La **Finlande** entre l'Est et l'Ouest. Le pays où a été signée la Convention sur la sécurité et la coopération en Europe représente une donnée bien particulière dans notre continent. Pauli Snellman en recherche les causes historiques.
- 6 Un **patron indien** entreprend de transformer les attitudes et les relations humaines dans son entreprise. Les résultats sont surprenants.
- 8 Comment introduire **le silence et l'écoute intérieure** dans le tohu-bohu du monde moderne ? Le témoignage du médecin genevois **Paul Tournier**.
- 13 La directrice d'un **foyer pour personnes âgées** aide ses pensionnaires à gagner la dernière étape de leur vie.
- 14 Voir la **Pologne** au-delà des grands titres et du spectaculaire. Des notes de voyage de **Patrick Boulte**.
- 15 **L'Occident** est-il irrémédiablement en déclin ? Philippe Lobstein lit **Gérard Defois**.

Comprendre la Finlande

Un haut-fonctionnaire de Helsinki situe son pays dans le contexte européen

Parmi les attitudes diverses qui sont prises dans le débat Est-Ouest, on oublie souvent la donnée bien originale que représente la situation de la Finlande. C'est pourquoi nous reproduisons ici les propos tenus par M. Pauli Snellman, haut-fonctionnaire au Ministère

finlandais du travail, lors d'un déjeuner-débat organisé à Londres.

Cet exposé permet de mieux comprendre les circonstances historiques qui ont fait de la Finlande un cas singulier dans l'Europe d'aujourd'hui.

La sérénité confiante que l'on sent en Finlande peut surprendre, étant donné les tensions Est-Ouest actuelles. Nous ne nous sentons menacés par personne, pourtant une inquiétude demeure : que les grandes puissances en viennent à un point de crise aiguë, notre situation deviendrait alors difficile. C'est pourquoi il est vital que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour atténuer les tensions dans le monde.

Comment expliquer notre sérénité ? D'abord, à mon avis, parce que notre peuple est plus uni qu'il ne l'a jamais été depuis l'indépendance de la Finlande (1917). La polarisation politique n'a jamais été aussi faible. Un consensus national s'est dégagé sur l'orientation politique de notre pays et sur le genre de société que nous souhaitons. D'après un sondage réalisé, plus de 90 % de la population estime que le régime d'économie mixte

que nous avons aujourd'hui est bien celui qui nous convient. Ajoutons que cette opinion est partagée par 50 % des électeurs communistes.

En Finlande, le sentiment général est que ni les Etats-Unis, ni l'U.R.S.S. ne souhaitent un affrontement nucléaire. Leurs regards se portent vers le tiers-monde et, sans aucun doute, chacune des puissances s'accrochera à tout avantage stratégique qu'elle parviendra à obtenir ou dont elle pourra priver sa rivale. En conséquence, tout effort qui peut être fait pour guérir les divisions dans les pays du tiers-monde ou dans tout pays allié à l'une des grandes puissances réduira la tentation de celles-ci de se mêler des affaires des autres peuples.

Il est difficile de comprendre la Finlande si l'on ne connaît pas son histoire. Il y a environ 4 000 ans, nos ancêtres ont quitté la région de l'Oural et se sont dirigés

vers l'ouest. Certains se sont établis dans ce qui est aujourd'hui la Hongrie, les autres sont allés vers le nord, la Finlande actuelle. Pourquoi ? On dit par boutade que, arrivés à un carrefour, ceux qui savaient lire les indications sur l'écrêteau se sont dirigés vers la Hongrie et les autres se sont perdus en direction du nord !

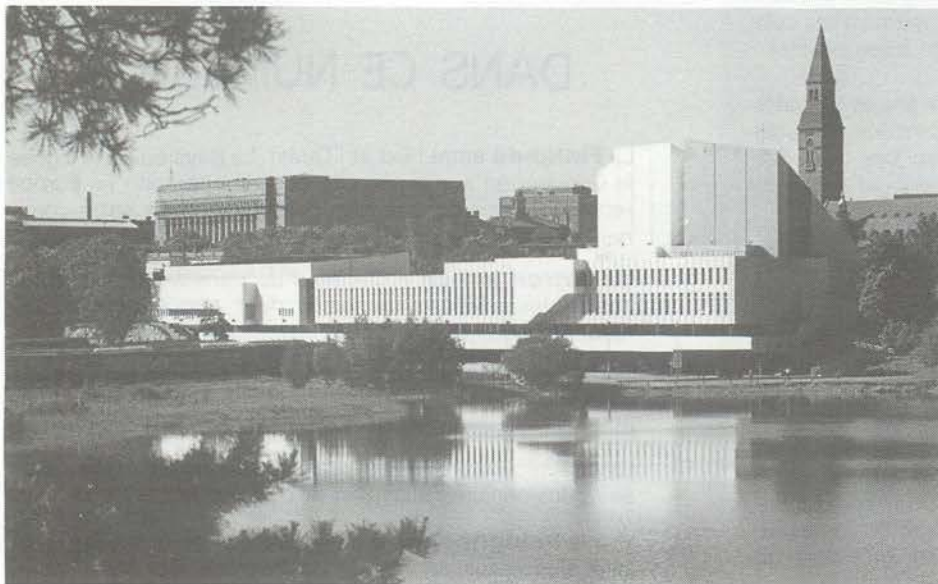
Vers l'an 1200, un roi de Suède partit en « croisade » en direction de notre pays. Il institua le premier évêque de Finlande : un dominicain anglais nommé Henry. Dès lors, l'influence romaine gagna tout le pays, mais se heurta en Carélie à l'orthodoxie grecque déjà bien implantée. C'est ainsi qu'a été fixée la limite d'influence entre l'Est et l'Ouest. A partir de cette époque, nous nous sommes trouvés dans la zone d'attraction de l'Europe occidentale, tant culturelle qu'idéologique, et nous nous sommes rattachés à la Scandinavie pour notre développement social et politique.

Survinrent alors des années très mouvementées pendant lesquelles la Finlande joua souvent le rôle d'Etat-tampon ; puis elle subit l'influence de la Réforme, ce qui fait d'elle aujourd'hui le pays le plus luthérien du monde.

Autonomie et réformes

Au début du XIX^e siècle, Napoléon et le tsar signèrent un accord qui laissait toute liberté à la Russie de détacher la Finlande de la Suède. Deux ans de guerre suffirent au tsar pour atteindre cet objectif. Pendant un siècle, la Finlande put alors jouir d'une autonomie relative sous la protection russe.

Le sentiment national finlandais n'existait pratiquement pas. En effet, les classes privilégiées et l'intelligentsia parlaient suédois, langue qui est aussi éloignée du finnois que le japonais des langues européennes. Le peuple, pour sa part, était maintenu dans la soumission et l'igno-



Le palais Finlandia, à Helsinki. C'est là que s'est déroulé, en 1975, la Conférence sur la Sécurité en Europe, qui a abouti aux accords d'Helsinki. Au fond : le parlement finlandais.

rance. Cette situation décida mon arrière grand-père, Johan Wilhelm Snellman, à mener campagne pour faire renaître le sentiment d'identité nationale. Il se heurta à une forte opposition des classes privilégiées comme des dirigeants russes. Néanmoins, à l'accession au pouvoir du tsar Alexandre II, la politique changea et Snellman put enfin siéger au gouvernement. Il parvint à proposer et à faire accepter d'importantes réformes.

A un moment donné, le peuple finlandais se trouva dans une situation de constant affrontement avec le tsar. Dans un article qui eut un grand retentissement, mon aïeul s'efforça de définir clairement les relations russo-finlandaises. Ce sont ces définitions qui influencèrent par la suite l'orientation de la politique étrangère de Paasikivi et Kekkonen, présidents de la Finlande d'après 1945.

En 1917, la Russie était temporairement affaiblie, l'Allemagne aussi. Les Finlandais saisirent alors cette occasion pour proclamer l'indépendance de leur pays. Hélas, très vite après, une guerre civile éclata entre « rouges » et « blancs » ; le jeune Etat en fut profondément déchiré. C'est ainsi qu'avant la deuxième guerre mondiale l'existence même de notre pays semblait compromise.

Une brochette d'adversaires

Puis, en 1939, ce fut la « campagne d'hiver » (1). A notre surprise et à celle de tous, cette guerre nous réunit, comme par miracle, et cicatrisa bien des blessures. Seuls et sans aide, nous nous battions pour conserver le droit d'exister. Plus tard, nous nous sommes trouvés, dans notre lutte contre la Russie, aux côtés de l'Allemagne. Je m'étais alors, à l'âge de seize ans, porté volontaire pour me battre, et j'ai été envoyé en Carélie orientale. C'est là qu'un jour nous avons appris que la Grande-Bretagne nous avait déclaré la guerre. « Attention les gars, se disait-on dans les rangs, nous allons nous battre contre des gentlemen, il va falloir nous raser ! » Au dernier moment, nous avons pu nous dégager de la guerre, moyennant quoi nous avons dû expulser les cinq divisions allemandes stationnées dans le nord du pays. Ainsi nous pouvons nous targuer d'avoir collectionné une impressionnante brochette d'adversaires !

A Yalta, Anthony Eden, ministre britannique des Affaires étrangères, annonça qu'il souhaitait que la Finlande puisse conserver une certaine indépendance

Le pays des soixante mille lacs.



commerciale et culturelle et un système parlementaire. « L'influence russe restera dominante, dit-il cependant. Nous ne pouvons nous y opposer, et aucun intérêt ne nous y contraint. » C'est dire, non sans cynisme, qu'un pays n'a pas d'amis, il n'a que des intérêts.

Mon arrière grand-père citait souvent cette phrase de l'écrivain anglais Carlyle : « Accepter les faits est le début de la sagesse. » Nous essayons de ne pas l'oublier. Voici précisément quelques faits avec lesquels la Finlande doit compter : d'abord, la frontière orientale du pays s'avance bien plus à l'est que celle de la Pologne ; elle est donc plus proche du cœur même de la Russie. Deuxièmement, la Russie est puissante et rien ne laisse penser qu'il en sera autrement à l'avenir. Le troisième fait est celui qu'illustre cette déclaration, faite en 1948 par un attaché militaire britannique : « En cas de conflit avec la Russie, le peuple finlandais ne doit pas espérer de notre part plus qu'un rigoureux soutien moral et politique. »

Lorsque nous traitons avec l'Union soviétique, il s'agit donc pour nous d'oublier l'idée séculaire selon laquelle nous sommes le dernier bastion occidental contre les barbares venant de l'est : Paasikivi est le premier à avoir insisté sur ce point. Une autre conception a remplacé la première : tout en défendant ce que nous croyons, notre philosophie et notre démocratie, nous devons établir des liens d'amitié avec les Russes bien que leur idéologie et leurs objectifs diffèrent totalement des nôtres. C'est là un défi redoutable, mais nous nous sommes efforcés de tirer les leçons de chaque expérience.

Dans nos négociations avec les Russes – Paasikivi et Kekkonen ont tous deux insisté là-dessus – nous avons le devoir d'être tout à fait sincères et honnêtes. Il faut aussi savoir dire *non*. Pas trop souvent, bien sûr !

Depuis la deuxième guerre mondiale, la situation s'est améliorée au-delà des plus

folles espérances des Finlandais. Nos relations économiques et politiques se sont en effet multipliées avec l'Occident. Nous faisons aujourd'hui partie de la zone de libre-échange et entretenons des liens avec la C.E.E. Nous sommes enfin très liés à la Scandinavie par le truchement du Conseil nordique.

Reconquérir l'indépendance tous les jours

Mon arrière grand-père nous a appris ceci : un pays a le droit d'œuvrer à sa propre protection, mais il ne peut réussir que s'il s'efforce également de servir les intérêts de l'ensemble de l'humanité. Voilà qui ne se fait pas tout seul. Le président Kekkonen ne disait-il pas qu'il fallait chaque jour reconquérir l'indépendance ?

Recevant récemment le président Koivisto, M. Mitterand a insisté sur le fait que si notre pays se trouvait dans une situation bien particulière, il n'en était pas moins européen. A ses yeux, la Finlande a le devoir de comprendre deux parties de l'Europe dont les intérêts semblent contradictoires et de faire la synthèse nécessaire. Quel défi pour nous !

L'Europe possède un énorme capital en hommes et en matériel, en ressources, en savoir, en éducation, en culture. Voilà qui est important. Mais les Européens que nous sommes restent faibles sur un point encore plus vital : la nécessité d'une perspective d'ensemble. A mon avis, l'Europe occidentale doit se faire de son rôle une idée si vaste qu'elle ne pourra le mettre en œuvre qu'avec l'aide de l'Europe de l'Est.

On a dépeint l'avenir de mille et une manières. Si utile que cela soit, ces prévisions sont fausses si elles ne tiennent pas compte des décisions personnelles de chacun de nous.

(1) La Finlande ayant refusé les prétentions territoriales de l'U.R.S.S., elle est attaquée par celle-ci. N.D.L.R.

Le combat d'un employeur indien



« **P**ENDANT les douze dernières années de travail dans votre entreprise, j'ai détourné 12 000 roupies (environ 8 400 FF). Pour faire acte de réparation, je voudrais que vous retiriez désormais cent roupies de mon salaire mensuel. Je suis prêt à accepter toute sanction, quelle qu'elle soit, et je m'engage à ne pas recommencer de telles pratiques. Je joins à la présente une lettre de démission pour le cas où vous souhaiteriez me voir quitter l'entreprise. »

Telle est, en substance, la lettre de l'un de ses employés qu'a reçu M. Varadarajan, directeur de *IDL Chemicals*, la deuxième entreprise de l'Andhra Pradesh, province méridionale de l'Inde.

Devant une lettre aussi peu commune, il consulte ses collègues. Certains lui suggèrent de renvoyer l'employé pour éviter à l'avenir qu'un autre employé coupable de pratiques semblables et susceptible d'être découvert n'écrive une lettre en vitesse pour s'en tirer à bon compte. D'autres lui proposent de le faire redescendre d'un cran dans la hiérarchie de l'entreprise et d'autres enfin pensent qu'il faut lui pardonner et lui donner une chance de réparer ses torts.

Tensions

Dans son effort pour développer l'esprit de responsabilité chez son personnel, M. Varadarajan laisse à ses collègues la décision finale. Pour lui, cela fait partie du combat qu'il a engagé il y a plus de deux ans après un séjour au centre international du Réarmement moral à Panchgani, près de Bombay, pour transformer les attitudes et les relations humaines dans son entreprise (1).

Au cours des mois précédents, il avait en effet eu à faire face à des tensions très vives avec ses employés et il n'était par ailleurs pas satisfait des résultats obtenus en matière de sécurité, c'est-à-dire de discipline du personnel, question pourtant vitale puisque l'entreprise fabrique des explosifs pour l'extraction minière.

Au début de l'année 1982, M. Varadarajan prend contact avec les responsables syndicaux pour leur proposer de participer à un des séminaires organisés à Panchgani

pour des partenaires de l'industrie, mais il se voit opposer un refus catégorique.

« Nous avons cette année-là à renégocier l'accord triennal sur le réajustement des salaires, raconte M. Varadarajan. Les syndicalistes étaient donc méfiants quant à ma démarche et pensaient que nous voulions leur faire subir un lavage de cerveau ou détourner leur attention au moment où une décision importante devait être prise. »

Lavage de cerveau

Il lui faut donc attendre que les accords soient conclus avant de réitérer sa proposition. La fois suivante, malgré les réticences de certains, une délégation accepte finalement de se rendre à Panchgani. C'est ainsi que neuf ménages, six choisis parmi les ouvriers ou responsables syndicaux et trois parmi les cadres les plus en contact de par leur fonction avec les ouvriers, se mettent en route. Varadarajan tient à ce que ses employés soient accompagnés de leurs épouses.

Très curieux de savoir leur réaction, il convoque à leur retour une réunion au cours de laquelle il va droit au but en posant la question au syndicaliste connu pour être la plus forte personnalité du

groupe : « Dites-moi franchement si vous avez eu l'impression d'avoir subi un lavage de cerveau. »

« Oui, s'est-il entendu répondre, c'était mon sentiment au départ. Tout au long du trajet, je m'en voulais d'avoir joué votre jeu. Mais, à cause d'un retard imprévu, nous sommes arrivés dans la nuit et j'ai été surpris de voir notre groupe accueilli à cette heure tardive avec une tasse de thé, chacun étant ensuite conduit à sa chambre respective. Cela ne m'a pas empêché de rester méfiant les deux jours suivants. »

Pourtant, le troisième jour, il confie à sa femme : « Même si cela doit me coûter ma place de responsable syndical, je vais changer certaines choses dans ma façon de vivre. » Ce qui a provoqué ce changement demeure inexplicable bien que ce ne soit pas chose inhabituelle à Panchgani. Quoi qu'il en soit, son attitude reflète la réaction du groupe à la fin du séminaire. Des liens se sont tissés avec les animateurs et ces derniers, à l'invitation des employés, viennent peu après leur rendre visite à Hyderabad.

Sur la lancée, un deuxième groupe d'employés est envoyé quelques semaines plus tard à un autre séminaire qui produira le même effet.

C'est alors que Varadarajan rassemble tous ceux qui ont participé aux séminaires



Les participants sont invités à ces journées d'étude avec leurs épouses.

pour leur demander quelles doivent être les suites à donner. Les employés ont alors l'idée d'organiser eux-mêmes un séminaire, dans leur ville de Hyderabad, pour cinquante ménages, à condition que les animateurs de Panchgani apportent leur concours. Le séminaire, qui se déroule en juillet, aura marqué M. Varadarajan lui-même dans sa façon de gérer son entreprise et dans son attitude vis-à-vis de ses employés. Il le dira à la fin de la session.

Mais il ne perd pas de vue le sens de son combat. Peu après la rencontre, il rassemble à nouveau les 138 membres du personnel ayant déjà assisté à ces séminaires pour leur poser la question de ce qu'il convient de faire ensuite. C'est ainsi qu'un nouveau séminaire est décidé pour le mois d'octobre suivant, à Hyderabad, avec l'intention de réunir cette fois-ci deux cents personnes. La question difficile devient non plus de faire participer les employés mais de sélectionner ceux qui auront le privilège d'y participer, tant les demandes sont nombreuses.

Finalement, soixante-quinze employés plus leurs épouses suivent le séminaire, encadrés par dix-huit animateurs venus de Panchgani. C'est l'occasion pour les membres de la direction et les représentants de factions rivales dans les syndicats de se côtoyer librement. Un des employés, réputé pour son langage injurieux et violent à l'égard de la direction, s'étonnera lui-même de ne pas se sentir hargneux.

Enthousiasme

Un autre aspect de ce séminaire a été l'intérêt porté aux problèmes de la région. Contrairement aux provinces du nord de l'Inde, Hyderabad n'a pas connu de confrontations entre hindous et musulmans pendant de longues années. Mais, récemment, des émeutes ont éclaté entre les deux communautés. Vingt-cinq participants au séminaire ont décidé de constituer un groupe pour se pencher sur la

question et leur première idée a été de se rendre sur place, dans le centre de la ville où les événements avaient éclaté.

Enfin, de nombreuses décisions individuelles ont été prises comme celles de ces deux épouses d'ouvriers, enseignantes, qui ont décidé d'être honnêtes sur les raisons réelles de leurs absences ou celle de cet employé qui a décidé de consacrer son jour de congé hebdomadaire au développement rural. On prendra la mesure de la reconnaissance sinon de l'enthousiasme des employés de Varadarajan au courrier important qu'ils ont adressé au journal de l'entreprise quand la rédaction de celui-ci a fait savoir sa décision de consacrer un numéro au compte rendu des séminaires. Sous forme de lettres, d'articles et de poèmes, en anglais, hindi ou telegu, ils ont tenu à exprimer ce qu'ils en avaient reçu.

Frédéric Chavanne

(1) Voir aussi dans notre numéro de septembre 1983 (n° 143, p. 12) le compte rendu du séminaire organisé à Hyderabad par les employés de IDL Chemicals.

TEL QUEL

Trois anecdotes

L'Anglais Eric Pearson, directeur d'agence de banque à la retraite, nous livre ici quelques anecdotes tirées de son expérience :

Un client que j'avais aidé au début de sa carrière professionnelle et que je connaissais depuis longtemps est venu me voir un jour. Je savais qu'il faisait quelques tours de passe-passe avec sa déclaration de revenus, mais la désapprobation que j'avais exprimée n'avait pas eu plus d'effet que de l'eau sur les plumes d'un canard !

« Combien faut-il de temps pour vendre des Bons d'épargne ? me demanda-t-il.

— Environ une semaine, lui dis-je. Voulez-vous que je fasse le nécessaire ? — Euh ! non, reprit-il, c'est mon inspecteur des impôts qui veut savoir si je détiens ces bons. — Si je comprends bien, vous voulez donc les vendre pour pouvoir dire non à votre inspecteur ? — Oui, c'est bien ça. »

Je restai silencieux un moment, me demandant ce qu'il convenait de faire. « Vous me déconcertez, lui dis-je enfin. Je vous ai aidé à vous lancer dans les affaires avec un petit capital. Depuis, vous avez travaillé dur, vous avez bien réussi et vous avez mis au point un produit de qualité. Avec moi, vous vous êtes toujours montré parfaitement correct. Mais votre attitude

face au fisc ne colle pas avec l'image que j'ai de vous. »

« Que voulez-vous que je fasse ? » me demanda-t-il en se levant de sa chaise comme un polichinelle sort de sa boîte.

« Je ne veux rien, sinon que vous soyez l'homme que Dieu vous a appelé à être », lui répondis-je. Interrogé sur ce que je voulais dire, j'ajoutai que si j'étais à sa place, je dirais exactement ce qu'il en est à mon inspecteur. « Je crois que vous en seriez plus heureux et que cela atténuerait vos ulcères ! » La conversation s'arrêta là.

Une fois parti en retraite, je le rencontrai par hasard : « Je voulais justement vous revoir, me dit-il. J'ai fait ce que vous m'avez suggéré. Ce n'est que tout récemment que l'affaire a été tirée au clair. J'ai dû payer seulement la moitié de ce à quoi je m'attendais. »

Il avait rajeuni de dix ans.

* * *

Un jour, un menuisier est venu exécuter des travaux dans mon sous-sol. Vers 15 h 30, il frappa à ma porte pour me demander de jeter un coup d'œil à son travail avant qu'il ne rentre chez lui. Tout me paraissait normal, mais j'avais malgré tout un doute intérieur. « Je ne suis pas

menuisier, lui dis-je. C'est vous qui êtes l'expert. Ce qui me paraît important, c'est qu'en rentrant chez vous vous puissiez éprouver la satisfaction d'avoir fait un bon travail. »

« N'en dites pas plus, j'ai compris », me répondit-il, et il se remit à la tâche !

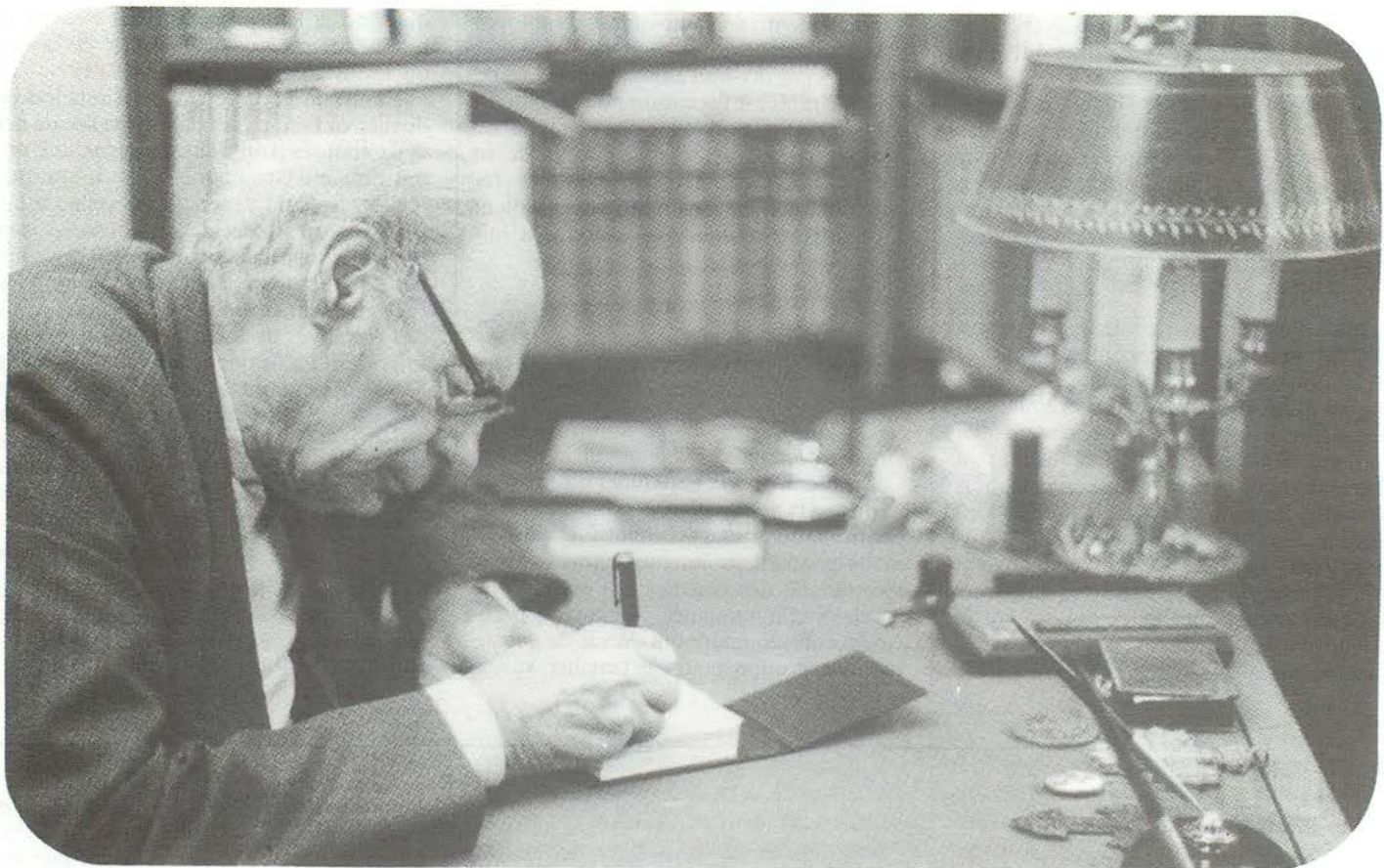
* * *

Quelques semaines avant ma retraite, j'éprouvai le besoin de transmettre à d'autres quelques-unes des expériences les plus marquantes de ma carrière. Mon assistant devant être promu dans un proche avenir, je l'invitai à venir converser avec moi. Je m'étais dit que ce qui lui serait le plus utile serait de savoir les pires erreurs que j'avais faites dans ma vie professionnelle.

A la fin de notre entretien, il me dit qu'il avait plus appris en une heure que pendant toutes ses années à la banque. Il me demanda si j'étais prêt à reparler de tout cela devant un certain nombre de comptables et d'autres cadres.

« Sera-ce une réunion publique ou privée ? » lui demandai-je. Il se proposait de louer une salle sous l'égide de l'Institut des banquiers. « Désolé, dus-je lui dire. Je serais tout à fait prêt à m'entretenir en privé avec qui vous voulez. » Mais la banque ne pouvait donner son accord à une réunion publique. Car, officiellement, les directeurs de banque, dis-je en conclusion, ne font jamais d'erreurs !

Reproduit du bimensuel anglais
New World News



La force du silence

Un entretien avec le D^r Paul Tournier

Pionnier de la « médecine de la personne », le D^r Paul Tournier, de Genève, a écrit de nombreux ouvrages où il traite de sujets importants – la solitude, la vieillesse, la mission de la femme, la violence – dans une optique de solide foi chrétienne.

Ses livres ont été tirés à plus de deux millions d'exemplaires dans dix-neuf langages.

Dans les pages suivantes, il répond aux questions de Jean-Jacques Odier sur la place du silence dans la vie moderne, et plus précisément la pratique du recueillement, dont il dit lui-même qu'elle a réorienté sa vie, professionnelle et privée, depuis cinquante ans.

CHANGER : Les médecins se trouvent parmi les hommes les plus occupés à notre époque. Il est donc significatif que ce soit un médecin qui souligne pour nous l'importance du silence, du recueillement. Vous l'avez pratiqué avec constance depuis cinquante ans. Pourquoi ?

D^r Tournier : Le silence manque à l'homme moderne. Celui-ci ne conduit plus sa vie, il est entraîné par les événements. C'est une course contre la montre. Si beaucoup de gens viennent me voir c'est, je crois, pour trouver un homme tranquille, un homme paisible qui sait écouter et qui ne pense pas déjà à l'heure suivante. Si la vie

QUELQUES-
UNS
DES
OUVRAGES DE
PAUL
TOURNIER

Chez Delachaux
et Niestlé :

De la solitude
à la communauté

Technique et foi

Apprendre à vieillir

La mission de la
femme

Chez Labor et Fides :

Médecine
de la personne

Pour se mieux
comprendre
entre époux

Face à la souffrance

est pleine comme un œuf, il n'y a de place pour rien d'autre. Dieu même ne peut plus rien y introduire. Alors il est essentiel de faire des coupures. J'emploie à dessein des mots très simples.

Peut-on définir le silence ?

C'est très difficile. Pour moi, il y a surtout une attente. J'attends que Dieu stimule assez ma pensée pour me renouveler, pour me rendre créateur au lieu que je sois, comme le dit saint Paul, une cymbale qui retentit. C'est l'axe de ma vie. C'est une tentative de regarder les hommes et leurs problèmes du point de vue de Dieu autant que faire se peut.

Quelle a été votre première expérience de recueillement ?

Celle d'avoir essayé d'écouter Dieu pendant une heure et de n'avoir rien entendu !

D'autres se seraient découragés. Pas vous ?

Cela m'a piqué au jeu ! Comment, je ne saurais pas faire une chose aussi simple ? Ce qui m'avait touché, c'était l'idée de se mettre à l'écoute de Dieu, ce qui va plus loin que le silence. Ce silence alors n'est plus un but, mais un moyen. Ce qui a le plus de prix, c'est la possibilité de recevoir, à travers mon vocabulaire, mon hérédité, mon inconscience, quelques pensées de Dieu.

Après ce premier échec, ou ce premier défi, vous avez continué ?

Souvent, par la suite, mes recueils ont semblé tout à fait banals. Il nous vient la pensée d'une démarche à faire, d'une lettre à écrire. Encore faut-il voir qu'il y a toujours en nous une résistance à faire des choses toutes simples que l'on sait devoir faire. Si l'on arrive à comprendre la raison de cette résistance, on fait un peu la découverte de soi-même. Cela fait la richesse du recueillement.

Il y a là une ressemblance avec la psychanalyse. Qui a revalorisé le silence ? Freud. Il en a révélé l'énorme puissance. Chez les psychanalysés, il y a un moment où le silence leur pèse terriblement. Ils aimeraient bien que leur médecin leur dise quelque chose. Il y a donc une puissance du silence qui vous force à descendre plus profondément en vous-même. C'est un phénomène que Jésus connaissait bien, qui allait passer toute une nuit dans le silence du désert. Saint Paul a connu cela. Tous les mystiques aussi. Il s'agit d'une restructuration de la personne qui conduit à une découverte de ses motivations profondes.

Le silence peut-il être un élément important dans la vie d'un non-croyant ?

Bien sûr. Il y a un aspect psychologique du silence. Pour moi cela a le sens d'une écoute de Dieu, mais pour d'autres cela peut représenter un approfondissement de soi-même.

J'ai eu beaucoup d'occasions de faire silence avec d'autres. En général, je constate que ce sont les gens les moins instruits qui comprennent le mieux. Un paysan qui se met à l'écoute de Dieu peut, au bout de cinq minutes, vous faire la liste de tous ses problèmes, ce dont un professeur de philosophie serait incapable. Les enfants aussi comprennent tout de suite. La vérité sort toute nue. Il s'agit donc de choses simples dont l'homme moderne a perdu la notion.

Un certain intellectualisme peut donc être un obstacle ?

Oh ! oui. En médecine aussi ce sont les intellectuels qui sont les plus difficiles à soigner. Ce n'est pas pour rien que Jésus a dit qu'il fallait redevenir comme des enfants. En revanche, un intellectuel qui fait une expérience profonde a beaucoup à apporter.

Vous avez dit dans une conférence récente que le recueillement vous avait permis de découvrir « l'immensité des problèmes de vie » qui existent presque en chaque homme. Comment en êtes-vous arrivé à cette perception ?

Les autres s'ouvrent sur leurs problèmes dans la mesure de notre disponibilité à nous. C'est un baromètre. Or cette disponibilité dépend en grande partie de cette discipline du recueillement où nous portons nos relations humaines devant Dieu pour essayer d'enlever les cailloux du chemin.

Vous avez parlé tout à l'heure de recueils pratiqués avec d'autres personnes. N'y a-t-il pas là un danger de vouloir imposer quelque chose aux autres ?

Autant je suis persuadé de l'importance qu'il y a à chercher la direction de Dieu pour soi, autant je suis sceptique sur la possibilité de formuler cette volonté divine pour autrui. C'est de là que sont venus toutes les intolérances, tous les abus. Des gens qui prétendent connaître la volonté de Dieu ont voulu l'imposer à autrui avec cette suffisance que donne la conviction d'avoir une vérité qui vient de Dieu. Je me garde de cela comme du feu. Je ne peux jamais savoir ce que Dieu veut pour autrui. Même en psychanalyse, en principe, le médecin veut que ce soit le malade qui fasse les découvertes. Quand le médecin commence à faire des suggestions, il fait presque toujours fausse route.

**VOIR AUSSI OU SE PROCURER
« CHANGER » N° 132 (NOV. 1982) :**

« Prendre en compte les problèmes de vie », une conférence du D^r Paul Tournier à Caux sur l'application à la médecine de son expérience personnelle.

« Si la vie est pleine comme un œuf, il n'y a de place pour rien d'autre. Dieu même ne peut plus rien y introduire. »

« Ce qui a le plus de prix, c'est la possibilité de recevoir, à travers mon vocabulaire, mon hérédité, mon inconscience, quelques pensées de Dieu. »

« C'est dans la mesure où je surmonte mes propres résistances à être vrai que je peux aider les autres à surmonter les leurs. »

« Le fait d'écrire empêche de s'évader dans la rêvasserie, dans la contemplation creuse, qui peut être sympathique, mais qui n'est pas reliée à la réalité de la vie. »

S'il n'est pas bon de dire aux autres ce qu'ils doivent faire, vous pensez cependant qu'on peut les aider à surmonter leurs restrictions mentales ?

C'est dans la mesure où je surmonte mes propres résistances à être vrai que je peux aider les autres à surmonter les leurs.

Il faut dire un mot du rôle que joue le silence dans la vie du couple. Pour ma femme et moi, cela a été essentiel. C'est dans le silence qu'on pense aux choses qui ne sont pas très faciles à dire à l'autre et où l'on a peur d'être mal compris, d'être critiqué. Dans le silence, on ne peut échapper à ces injonctions intérieures. Sans ce silence, on s'ouvrirait plus volontiers sur les choses satisfaisantes que sur les choses honteuses. Le recueillement a été pour nous le chemin qui nous a permis de nous connaître vraiment l'un l'autre, alors que tant de couples, croyant parler de tout, se font illusion à eux-mêmes. On peut même prier, chanter des cantiques ensemble sans véritable ouverture mutuelle, en gardant des restrictions mentales. Par le recueillement, il y a une pénétration réciproque qu'on ne trouve par aucun autre moyen.

Est-ce que le silence matinal, qui semble difficile au début, peut devenir naturel ?

Bien souvent, je l'ai fait pour être fidèle à mes promesses. C'est inévitable que dans la vie on le fasse parfois en se forçant un peu pour ne pas se mépriser soi-même. Et cela fait passer un temps de pauvreté spirituelle. Et puis on refait une expérience qui provoque une sorte de rebondissement à partir duquel il n'y a plus cette motivation de vanité.

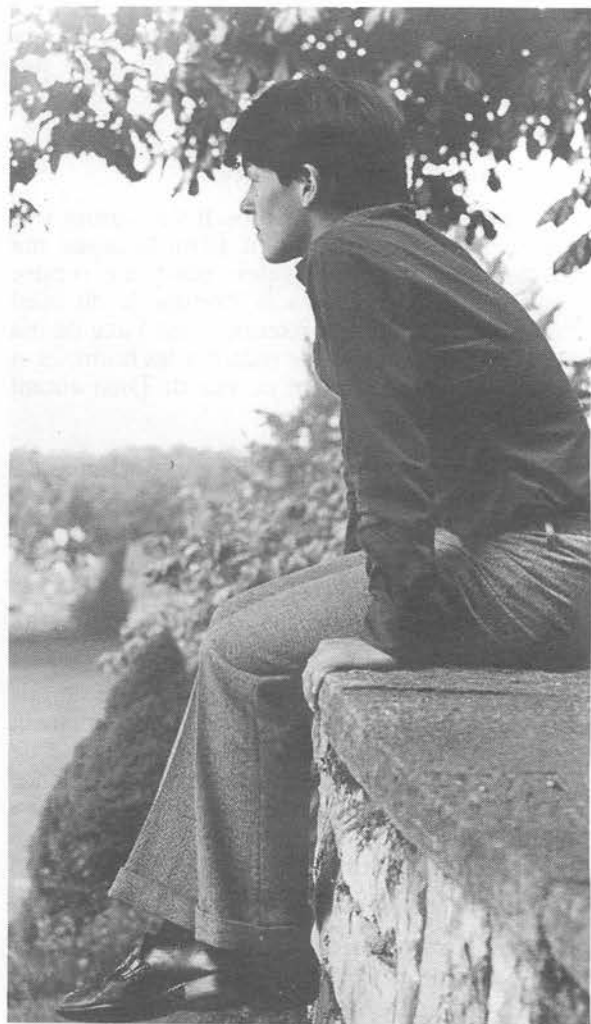
Nous savons que vous n'aimez pas donner de méthode, mais avez-vous quelques indications à donner sur ce que peut être le contenu d'un recueillement ?

Je pratique le recueillement écrit. Cela ne convient peut-être pas à tout le monde. Il y a des gens qui disent : « Il suffit que j'aie un crayon à la main pour que je ne sois plus recueilli ; cela devient trop formel. » Mais cela me convient très bien parce que j'avais une tendance à rêvasser dans le recueillement. Le fait d'écrire empêche de s'évader dans la rêvasserie, la contemplation creuse, qui peut être sympathique, mais qui n'a pas de relation avec la réalité de la vie. Et puis, à force d'écrire, c'est comme de taper sur les clous pour qu'ils s'enfoncent. Ça nous engage davantage.

Avez-vous conscience d'orienter vos réflexions ?

Le moins possible. Dieu pense autrement que nous. Et, précisément, passer de notre pensée à celle de Dieu, c'est le grand saut.

Un dernier point. Comment discerner la volonté de Dieu dans le fatras de nos propres caprices ?



« Il y a une puissance du silence qui vous force à descendre plus profondément en vous-même. »

Il faut surtout de la patience. Pour relater une expérience personnelle, je dois dire que j'ai failli quitter la médecine pour faire de l'évangélisation. Ça me tentait, mais ma femme n'était pas d'accord. C'est là qu'on voit qu'il n'est pas facile de discerner clairement la direction de Dieu. Nous avons passé des mois dans une grande confusion et j'ai même été désespéré certains jours jusqu'au moment où j'ai été convaincu que je ne devais pas quitter la médecine, mais introduire dans la médecine l'expérience que j'avais faite. Tout à coup, c'était lumineux : ce n'était pas un compromis, mais une synthèse. C'est ce qui a été créateur. Ce n'était pas la victoire de l'idée de l'un de nous deux, mais une troisième voie qui a été féconde. J'en parle volontiers parce que cela illustre à la fois l'importance d'essayer d'être conduit par Dieu et les difficultés que cela comporte. C'est là que la patience s'impose. Et surtout quand la volonté de Dieu se manifeste, elle est évidente, tout le monde le reconnaît. Mais, hélas, c'est rare. On aimerait bien que ce soit plus fréquent. Mais alors, nous deviendrions orgueilleux...

(Propos recueillis par Jean-Jacques Odier)

Ils ont toute l'Asie dans leurs veines



Charles et Sano Ooi se sont mariés voici un peu plus d'un an à Panchgani, dans les monts du Maharashtra, dans la partie occidentale de l'Inde. Sano vient du Nagaland, une région de ce Nord-Est indien marquée par des troubles chroniques. Elle est issue d'un des plus petits peuples du monde, les Angamis, qui font partie des populations tibéto-birmanes, divisées entre le nord-est de l'Inde et la Birmanie depuis le tracé des frontières opéré au 18^e siècle par les Britanniques. Charles est issu du peuple le plus nombreux de la terre. Il est chinois. Il a grandi en Malaisie puis a gagné la Nouvelle-Zélande pour y faire ses études et exercer ses premières activités professionnelles. Les Ooi sont établis à Asia Plateau, centre du Réarmement moral pour l'Asie. Ils font partie de ceux qui s'efforcent d'y « créer une atmosphère permettant à des personnes d'origines les plus diverses de se rencontrer, d'exprimer leurs frustrations, leurs craintes mais aussi leurs aspirations les plus profondes », explique Charles.

Dans la jungle

Sano avait cinq ans lorsque l'armée indienne est entrée au Nagaland pour réprimer un mouvement sécessionniste amorcé dans les années 40, à l'approche de l'indépendance de l'Inde : les Nagas voulaient décider eux-mêmes de leur sort et ne pas être systématiquement rattachés à la nouvelle nation. Avec les autres habitants du village, la famille de Sano s'est enfuie dans la jungle par peur des représailles. Un an plus tard, sa mère en est ressortie avec ses cinq enfants pour gagner un camp de réfugiés, tandis que le père de Sano restait dans le maquis. En 1960, le Nagaland s'est vu accorder par l'Inde le statut d'Etat semi-autonome mais aujourd'hui encore bien des Nagas militent pour leur indépendance complète.

« Mon père ne m'avait jamais appris à haïr les Indiens, dit Sano, mais je savais que nous n'étions pas libres, que des membres de ma famille avaient été tués par les Indiens, qu'il nous fallait mener un dur combat pour préserver notre identité et tout cela me paraissait injuste. J'avais le droit d'en éprouver de la rancune. » Et pourtant Sano désapprouvait les préjugés de chrétiens de sa communauté à l'encontre des hindous.

En 1973, une tante invite Sano à l'accompagner en Assam, une autre région du nord-est de l'Inde, pour voir sa fille qui tient un rôle dans un spectacle présenté par le Réarmement moral. Sano est vivement intéressée par ce qu'elle voit et entend. Elle veut en savoir davantage. Quelques mois plus tard, elle traverse l'Inde d'est en ouest et se retrouve à Panchgani.

Haine

« Peu de temps après mon arrivée, quelqu'un m'a demandé : comment peux-tu espérer faire quoi que ce soit pour ton peuple avec la haine que tu entretiens dans ton cœur ? Je me suis aussi rendu compte qu'à ma façon je pouvais être aussi brutale et aveugle que nos adversaires. Si les Indiens tuaient un seul des nôtres, je voulais la mort de cinq des leurs. J'étais une fille ; je ne pouvais pas aller me battre, mais un tel feu brûlait en moi que, si la possibilité m'en avait été donnée, j'aurais opté pour la violence. Je ne pouvais donc en aucun cas me permettre de juger autrui. » Sano choisit alors de nouveaux critères de vie : honnêteté, pureté, désintéressement et amour absolus donnent une nouvelle orientation à son existence. Une lettre part bientôt pour sa famille. Sano y partage ce qu'elle a découvert sur elle-même et demande pardon pour certains de ses comportements. « Le soin dont m'entouraient mes amis indiens à Panchgani m'a aidé bientôt à me libérer de la haine qui m'avait habitée », raconte-t-elle. Puis la voici invitée à faire partie de la troupe qui présente le spectacle même qu'elle avait vu des mois auparavant en Assam : *Chant de l'Asie*, dont les acteurs viennent des pays d'Asie et du Pacifique et qui est porteur d'un grand message de réconciliation. Charles en fait partie.

Charles a grandi dans la communauté chinoise minoritaire de Malaisie. « Les Chinois étaient mal traités dans ce pays. Je le ressentais. Mais *Chant de l'Asie* devait m'ouvrir les yeux sur moi-même. La seule chose qui m'intéressait, c'était ma réussite personnelle. Dans le cadre du spectacle, je travaillais aux côtés de Vietnamiens et de Laotiens. J'ai découvert la souffrance de leurs peuples et je me suis dit que la Malaisie pourrait connaître des maux

identiques si l'on ne remédiait pas aux divisions qui existent sur place entre races différentes. Je me plaignais de la corruption, je ne voyais même pas la corruption dans ma propre vie. Il me fallut avouer à un professeur que j'avais fraudé à des examens... »

L'hiver dernier, Charles a entendu un Tibétain parler des souffrances causées à sa famille par l'occupation du Tibet par les Chinois. « Beaucoup de Chinois à l'étranger ont peu idée de ce que la Chine a infligé à d'autres pays, comme le Tibet. Nous aimons nous identifier aux accomplissements positifs de notre race, mais nous oublions facilement les méfaits. En entendant ce témoignage, j'ai commencé par blâmer les communistes. Mais j'ai senti ensuite qu'il me fallait assumer le péché de tous ceux de ma race. »

Pardon

Quelques semaines après cette expérience, Charles et Sano ont fait partie d'un groupe qui s'est rendu à Delhi et a été reçu par le Dalai-lama. Charles a été invité à prendre la parole. Il était profondément ému. « J'ai pu demander pardon pour ce que nous, Chinois, avons fait au Tibet. Nous avons beaucoup à apprendre du courage, de l'esprit magnanime et du sens du pardon qu'ont les Tibétains. » La réponse du Dalai-lama a été chaleureuse.

De retour à Panchgani, les Ooi ont aidé à organiser une rencontre qui a mis en présence des Indiens de différentes régions et des habitants du Nord-Est, où la flamme sécessionniste avait été ravivée au printemps dernier : de graves émeutes en effet avaient eu lieu en réaction à certaines mesures prises par le gouvernement de Delhi. Cette rencontre était en partie le fruit de contacts entretenus par les Ooi entre Nagas et Indiens au cours de ces dernières années. « Une meilleure compréhension naît de liens tissés entre individus plutôt que de politiques gouvernementales, dit Sano. Je veux travailler aux côtés de tous les Indiens dans la perspective de l'avenir de nos peuples. Nous sommes voisins. Il nous faut apprendre à vivre dans l'harmonie. »

Susan Richards et Mary Lean
(New World News)

Panchgani : 15^e anniversaire

La brochure de 20 pages, agrémentée de nombreuses photos en couleurs et publiée à l'occasion du quinzième anniversaire de *Asia Plateau* (1), est maintenant disponible. On y trouve une rétrospective de ces quinze années : genèse et construction, rappel des principales conférences et rencontres, témoignages d'un certain nombre d'Indiens et d'autres ayant trouvé à *Asia Plateau* une nouvelle impulsion pour leur vie ou pour la vie de leur pays. Dynamisme, variété des actions entreprises, innovations, notamment à la ferme attachée au centre, telles sont les idées-force qui se dégagent à la lecture de cette brochure.

(1) « *Asia Plateau* » (en anglais). 20 pages, ft 21,5 x 26,5 cm. Disponible à nos adresses.

Australie : dans le grand Nord

Munis d'une copie 16 mm du film *Liberté* et d'un stock de livres et de revues, deux Australiens, bravant la « tyrannie des distances » qui caractérise leur pays-continent, ont parcouru le Territoire du nord, où se trouve la population aborigène la plus importante d'Australie. Ils ont rencontré une très grande variété de personnes, appartenant à plusieurs ethnies différentes : Australiens blancs et aborigènes, immigrés asiatiques, habitants des îles du Golfe de Carpentarias, etc. Ils ont été reçus par le maire de la capitale, Darwin, et par le Premier ministre de l'Etat. Dans les librairies des villes traversées, ils ont déposé des livres du Réarmement moral, qui se sont fort bien vendus et ils ont projeté le film *Liberté* dans plusieurs collèges aborigènes de la région.

*
« Réconcilier hommes et nations », tel était le thème d'une

L'inauguration des 600 m² de moquettes pour la grande salle à manger de Caux.



série de deux manifestations publiques organisées récemment dans la grande salle du centre du Réarmement moral à Melbourne. Parmi la quinzaine d'intervenants figuraient notamment le président du syndicat des dockers de Melbourne, le conseiller pour les affaires aborigènes du gouvernement de l'Etat de Victoria, un ancien conseiller du Premier ministre fédéral et un cadre supérieur de la plus grosse entreprise du pays, B.H.P.

La semaine précédente, une « journée portes ouvertes », dans le même centre, avait vu affluer des centaines de visiteurs. Près de 3 000 dollars australiens (environ 16 000 FF) ont été recueillis ce jour-là pour l'entretien et le fonctionnement du centre.

Londres : une voix polonaise

L'Europe au seuil d'une étape nouvelle. Tel était le thème d'un déjeuner-débat organisé le mois dernier au théâtre Westminster, centre du Réarmement moral à Londres. Présidé par le Français Gérard d'Hauteville, ce déjeuner rassemblait une centaine de personnes venues entendre deux personnalités : un haut-fonctionnaire finlandais (voir p. 4) et M. Olgierd Stepan, architecte d'origine polonaise et président de l'Institut polonais d'Action catholique.

« Prenons les slogans de la Révolution française, a notamment déclaré M. Stepan : *Liberté, Egalité et Fraternité*. L'on constate que le premier a été largement atteint (en Europe) au cours du XIX^e siècle : abolition

de la monarchie absolue, de l'esclavage et du servage ; développement du libéralisme en matière de commerce et d'éducation, développement de la démocratie et de la tolérance religieuse.

« Le XX^e siècle aura été celui de l'égalité : instruction pour tous, syndicalisme, apparition de l'Etat-providence, accession à l'indépendance de nombreuses nations, lutte pour l'égalité entre sexes et entre races.

« Le XXI^e siècle sera celui de la fraternité : nous découvrirons que ce que nous avons en commun dépasse de loin nos méfiances et nos divisions. On en voit les prémices dans la construction européenne, dans le mouvement œcuménique, dans le Réarmement moral, dans les rassemblements de Taizé, avec Mère Teresa et le syndicat *Solidarnosc*. Ce sont là les héritiers du monde de demain. C'est à eux qu'appartient l'avenir. »

Caux : d'une année à l'autre

« Nos camarades de classes allemandes, qui ne s'aperçoivent pas que nous sommes différentes d'elles, attendent de nous un comportement d'occidentales. Nos parents en attendent un autre, conforme à l'islam. » C'est ce qu'ont dit en substance, à Caux, lors de la session de Nouvel an, des jeunes filles turques de Berlin. Leur intervention était un véritable appel à l'aide, tant elles se trouvaient « écrasées » entre deux cultures, deux modes de vie, et désireuses d'être pleinement elles-mêmes et comme Turques et comme habitantes d'une métropole occidentale.

D'autre part, un étudiant marocain d'une université du sud de la France, a fait part de ses propres difficultés de vie et de ses décisions nouvelles : sa bourse d'études ne lui suffisait pas pour vivre, il s'était mis à chanter avec un groupe dans des bars et restaurants de la ville, ce qui lui rapportait beaucoup d'argent. Mais les découvertes qu'il a faites à Caux et sa réflexion sur les valeurs morales proposées l'ont amené à renoncer à cette activité. Il préfère maintenant, confie-t-il, la « misère extérieure » à la « misère intérieure » qu'il éprouvait durant ces tournées.

Ainsi, les quelque deux cents Suisses, Allemands, Italiens, Français présents à cette rencontre purent-ils mesurer certaines des réalités auxquelles sont confrontés les étrangers établis chez eux (Berlin-Ouest compte une population turque de 120 000 âmes).

Parmi les autres thèmes abordés durant cette session d'une semaine : « La boussole intérieure », « Vivre au-delà de ses réactions », « La destinée de la Suisse ».

Enfin a été inauguré le nouveau tapis de la grande salle à manger du centre (notre photo) : 600 m² dont l'achat et la pose ont été financés par de nombreux dons venus d'une demi-douzaine de pays européens.

« Renouveler la face de la terre ». C'est cette formule du psalmiste qui a été retenue cette année comme thème d'ensemble des rencontres 1984 à Caux. Celles-ci se dérouleront du 7 juillet au 2 septembre. Nous publierons dans un prochain numéro le programme détaillé et le calendrier de l'été. Notons dès à présent les sujets des principales sessions : Europe, Famille, Amériques, Afrique, Industrie.

Gagner la dernière étape

Trente-et-un ans sans activité professionnelle hors de chez elle. Puis le décès de son mari. Yvette reprend du travail. Elle dirige actuellement une résidence pour personnes âgées dans la banlieue ouvrière de Paris. Avec elles, il s'agit de gagner la dernière étape de la vie.

« Le travail m'a remis debout ! » lance Yvette avec un sourire énergique et communicatif. Elle dirige une résidence pour personnes âgées dans la banlieue ouvrière du nord-est de Paris, à Montreuil. Elle a repris du travail hors de chez elle à la suite du décès de son mari, Jean, en 1978. Son dernier emploi remontait à 1947. Avant de se marier, elle avait étudié « à l'autre bout de la chaîne » : sage-femme spécialisée dans les prématurés. Puis elle avait travaillé dans les écoles maternelles jusqu'à l'arrivée de son troisième enfant. A cette époque la titularisation de Jean dans la police lui avait permis de se consacrer à son foyer où devait arriver ensuite un quatrième enfant.

« A la mort de Jean, confie Yvette, j'ai d'abord connu une année de creux. Je n'avais plus de raisons de vivre. Puis, petit à petit, en vivant davantage dans le présent et en étant entourée par des amis qui ne me jugeaient pas, je suis sortie de la folie et de la tentation du suicide. Je suis ressuscitée quand j'ai compris que Jean était « vivant », qu'il est en moi aussi. Je remercie Dieu pour l'amour privilégié que j'ai vécu avec lui. Quand on me dit : « Vous êtes veuve », je me dis : c'est vrai, mais seulement de l'extérieur. »

Une tâche rude

Yvette a donc commencé par un remplacement dans une résidence pour personnes âgées. Puis ce fut un emploi d'aide ménagère en 1980. Elle s'occupait de trois personnes handicapées physiques. Une tâche très rude. Enfin, début 1981, elle obtenait son poste actuel.

La petite résidence qu'elle dirige est l'une des quarante de l'AREPA (Association des résidences pour personnes âgées) en région parisienne. 28 hommes et femmes seuls y demeurent, représentant cinq nationalités : française, italienne, espagnole, russe et polonaise. Des gens de couches sociales très diverses. Alors qu'il y

a 20 ans les foyers de ce genre étaient réservés aux « bonnes » retraites, aujourd'hui, cadres, ouvriers, paysans et employés s'y côtoient. C'est l'égalité sociale devant l'âge et la perspective de la mort. « Je dois les aider à se rencontrer tels qu'ils sont maintenant », souligne Yvette. Dès qu'une personne est hospitalisée, j'affiche la nouvelle pour que les autres puissent lui rendre visite. »

Reconstituer son univers familial

La résidence appartient à une société immobilière et l'AREPA en est le locataire-gérant. Chaque personne âgée y arrive avec ses meubles et son ou ses animaux familiers. Ainsi cette dame sans aucune famille, accompagnée de ses trois chats. Cette autre avec son cochon d'Inde dans ses bagages. Il est très important de pouvoir reconstituer ici son univers quotidien. D'autant plus que toute transplantation serait fatale pour la plupart. Une des résidentes, arrivée à 75 ans, en a maintenant 95 ! Alors, il faut soigner le cadre, et Yvette s'y emploie en faisant feu de tout bois, secondée par deux aide-ménagères à plein temps, plus une femme de ménage à mi-temps. Dès son arrivée, Yvette constate que les boîtes aux lettres sont à 42 cm au-dessus du niveau du sol (elle me fait voir l'endroit). Les personnes âgées doivent donc se courber, comme si elles avaient besoin de ça. Yvette commence donc par faire rehausser les boîtes aux lettres. Puis repeindre par ici, nettoyer par là, y compris son bureau de directrice qu'elle veut accueillant et où trônent les cadeaux des résidents qui tiennent à lui manifester leur affection, surtout certains messieurs. « Tu sais, remarque-t-elle, ce n'est pas parce qu'on a 80 ans qu'on est asexué. Il faut être attentifs à eux. Il m'arrive de dire à l'un : « Votre cravate ne s'harmonise pas avec votre costume » et il me répondra : « J'aimais mieux votre jupe d'hier. »



Yvette devant le foyer de Montreuil avec notre collaboratrice Evelyne Seydoux.

Pour maintenir la qualité du cadre et l'atmosphère, Yvette ne peut guère compter sur les crédits qui lui sont accordés : « Nous ne sommes pas une résidence très rentable. Je dois donc souvent stimuler l'AREPA, le régisseur de l'immeuble, le jardinier... Pour Noël 1982, j'avais 400 FF pour 28 personnes, à utiliser pour le repas et les cadeaux... J'ai donc fait appel à mes propres enfants. C'est comme s'ils me faisaient un cadeau à moi. J'arrive à réaliser des petits paquets modestes mais bien présentés. »

Humour et solidité

Tout en gardant sa vie privée, Yvette fait ainsi participer les personnes âgées à sa vie familiale. « Je suis responsable d'eux et eux de moi, de mon équilibre. Ils savent que si je dis que je ferai tout pour les garder jusqu'au bout, c'est vrai. » Cela nécessite aussi une bonne dose d'humour et Yvette n'en manque pas. A une dame qui lui déclare : « J'ai envie de mourir ! », elle réplique : « D'accord, mais faites votre choix. Si vous voulez mourir, ne m'appellez pas pour aller chercher le médecin. »

Sécurité, régularité, c'est bien évidemment ce que recherchent les personnes âgées. Elles attendent donc de celle qui dirige la maison une grande solidité. Yvette, pour sa part, ne se fait pas d'illusions. Elle sait bien qu'on ne peut être solide seule. Elle puise donc dans sa vie de foi personnelle et dans ses relations régulières avec de très nombreux amis, sur le

quartier et ailleurs, cette fermeté intérieure indispensable. En particulier, une de ses meilleures amies, Suzanne, lui est d'une aide précieuse : elle vit elle-même dans une autre résidence AREPA. Elle fait arriver à Yvette le son de cloche de la « résidente de base » et Yvette l'encourage à comprendre sa propre directrice.

Autour de la résidence pourtant, ce n'est guère la sécurité qui règne. Le chômage, la drogue et l'alcool frappent dur. Viols, vols et casses font partie des événements du coin. Yvette donne aux résidents les petits conseils de prudence nécessaires, mais en même temps elle ne dramatise pas. Elle aime son quartier. Il y a un an, d'ailleurs, les enfants du catéchisme sont venus faire une fête avec les gens de la

résidence. Au siège de l'AREPA, on lui a bien proposé un « meilleur poste » (une résidence plus grande avec le statut de cadre) « mais, explique Yvette, j'ai assez pour vivre. J'ai plein d'amis dans le coin. Si on est épanoui, on attire les gens. »

Pas une rupture

Pour en arriver là, Yvette ne ménage pas trop douillettement les personnes âgées. Pendant l'été, elle a dû sortir les poubelles. Une résidente lui déclare : « Ce n'est pas à vous de faire ça ! » « D'accord, répond Yvette. Mais aidez-moi en mettant vos ordures dans des petits sacs. » En effet, le grand risque pour les personnes âgées,

c'est de perdre leur dignité en se laissant trop assister, en considérant toute aide comme due. « Le cliché du pépé qui fume sa pipe et de la mémé qui tricote tranquillement est faux, affirme Yvette. Il existe un égoïsme de la personne âgée. Disons qu'égoïsme ou générosité se renforcent avec l'âge. Et puis, la souffrance, plus que la mort, fait peur. Je dois donc les aider à vivre la fin de leur vie, le passage de l'autre côté, qui n'est pas rupture mais continuité. Dieu ne nous demande pas d'être « bien » mais d'être vrais. Dans ces conditions, nous sommes toujours un cadeau les uns pour les autres. Je le constate très bien avec les personnes âgées. »

Henri-Louis Roche

Paru dans la revue *Nouvelle Cité*

Notes de voyage en Pologne

Symboles et jardins potagers

En Pologne, ce qui frappe, c'est moins la réalité politique de la situation, dont nous sommes bien informés, même si les données en sont aussi subtiles que fluctuantes, s'agissant d'une impossible stabilisation. Davantage ce dont on ne parle pas et que le voyageur découvre, ainsi : les jardins potagers.

Ils sont innombrables, semblables à ceux que l'on trouve dans nos banlieues, mais ici s'infiltrant partout dans un tissu urbain assez lâche, dans des quartiers de pavillons ou encore s'alignant sur des kilomètres entre deux faubourgs. En plein mois d'août, ils semblent prolifiques, fournissant les légumes, les fruits les plus variés mais aussi les fleurs. Chaque famille a le sien, souvent en pleine propriété, et y passe le temps nécessaire pour que le jardin produise tout ou partie, selon sa dimension (il faut beaucoup de terrain pour les pommes de terre), de la consommation familiale de fruits et légumes. Ces jardins sont sans doute le seul patrimoine à haut rendement du pays et peut-être un lieu privilégié pour développer des compétences sans contraintes et des efforts sans restriction. Leur abondance fait contraste avec le vide et l'inexistence des magasins, leurs couleurs avec la grisaille uniforme des immeubles et des rues. Leurs couleurs en effet, car considérable est la place occupée par les fleurs. Ces fleurs omniprésentes, élément de la vie polonaise : dans les bras des passants, sur les pavés des rues, aux murs des églises et même du siège du P.O.U.P.

Fleurs, arme contre la laideur et la tristesse d'un univers oppressant et terri-

blement monotone, moyen de reconstituer en tous endroits les couleurs nationales dans ce pays qui se sent et se sait occupé, moyen de faire mémoire de tous les affrontements, des victoires, des défaites et du sang coulé, moyen aussi de s'affirmer en face de l'Etat ; seule arme permise mais arme néanmoins compromettante lorsque, traversant la ville un jour d'anniversaire (mais chaque jour est un anniversaire), sous les yeux de la milice en uniforme ou de la police en civil, quelque passant va fleurir tel lieu choisi pour réaffirmer l'existence de la Pologne et de son peuple.

Langage codé

Aspect particulièrement remarquable pour le voyageur occidental, qui vient d'un pays où l'on s'efforce de tout démythifier et où les symboles se sont perdus. Ici ils sont partout, moyen commun, naturel, de s'exprimer, langage impossible à censurer car langage codé ; tout pouvant servir de code, il n'y faut qu'un peu d'imagination et une pratique quotidienne. Et les Polonais connaissent ce langage-là, ils s'y exercent, ils y excellent.

Leur entraînement à cet exercice ne date pas d'hier, c'est sans doute une de leurs différences avec d'autres démocraties populaires – il remonte loin dans le passé. Les Polonais disent il y a cent cinquante ans que nous n'avons pas de vie « normale » ; cela remonte plus loin encore en certaines régions, en Silésie par exemple. La longue habitude d'être oc-

cupé, d'être censuré dans l'expression de ses idées, de sa culture, explique ce foisonnement symbolique. Quand le port du badge de Solidarnosc est interdit, on arbore une résistance, quand ceci est prohibé, il reste le graphisme de Solidarnosc utilisé pour des mots non interdits, Czes-tochowa par exemple, sur des badges de même dimension procurant à distance une illusion parfaite.

On pourrait dresser une longue liste de ces modes d'expression qui peuvent nous paraître bien bénins, celui qui ne se coupe pas la barbe depuis le 13 décembre 1981..., pauvre substitut à une résistance organisée. Ils ne nous paraissent ainsi que parce que nous avons oublié l'histoire des lycéens allant en 1940 fleurir la tombe du soldat inconnu, parce que nous ne savons pas que des Polonais sont morts pour défendre, à Nova Huta, archétype de ville produite par le centralisme bureaucratique, leur droit d'y construire des églises (oh ! hérésie), parce qu'enfin en attendant l'hypothétique réussite d'une action collective organisée, il faut bien respirer quelque part et pouvoir se dire qu'il y a un espace où le contrôle étatique ne peut mettre son nez.

Quand dehors, c'est la grisaille, les magasins vides, les files d'attente, la laideur, l'ennui, la monotonie des jours sans événements, sans mémoire et sans projets, vous avez envie de passer du noir et blanc à la couleur et vous entrez dans une église. Là il y a des dorures, des fleurs, des vitraux et de la lumière...

Un petit tour en Pologne pour prendre conscience que, nous aussi, nous vivons d'autre chose que de pain, même si nous avons tendance à l'oublier parce qu'ici, c'est gratuit...

Patrick Boulte

Reproduit du périodique
Echange et Projets

Mal et guérison de l'Occident

Le livre-plaidoyer de Gérard Defois vu par Philippe Lobstein

« Ce petit cap de l'Asie » (Paul Valéry), foyer d'une civilisation millénaire, se sent aujourd'hui menacé et perdu. L'Occident « est en mal d'espoir », selon le titre d'un livre de Gérard Defois, docteur en théologie et professeur de sociologie (1).

Après avoir été le messenger de la foi, des lumières de la raison, de la démocratie, avoir exporté sa science et sa technologie, son modèle de développement dans le monde, l'Occident, face à des problèmes insolubles – faim dans le tiers-monde, guerre, périls nucléaires et totalitaires – doute de lui-même, se ronge de culpabilité et sombre dans la mauvaise conscience.

C'est la crise, sensible dans tous les domaines. En l'analysant et la cultivant pour elle-même, nous finissons par ériger l'angoisse et la culpabilité en valeurs suprêmes, l'incertitude en règle de vérité et l'interrogation infinie en principe d'intelligence de nous-mêmes et du monde. Ce narcissisme est suicidaire.

Le mal essentiel vient de l'incertitude morale sur nos raisons de vivre et de mourir, seules capables de réunir les hommes pour faire une civilisation. Face aux idéologies totalitaires, d'ailleurs en crise elles aussi, la liberté du libéralisme conduit au vide moral, à l'absence de raison d'être, à la démission. La querelle des euro-missiles, le déploiement des mouvements pacifistes fondés sur la terreur de l'holocauste nucléaire ont été significatifs à cet égard.

L'Occident, vidé de ses rêves, et l'Eglise elle-même, dans l'immense crise du christianisme occidental, n'auraient-ils plus rien à dire ?

Responsabilités

La conscience lucide de la situation, au lieu d'aboutir au nihilisme, peut être aussi la chance d'une reprise de soi et des enjeux essentiels de notre civilisation.

Comme l'a dit Jean-Paul II, que cite souvent l'auteur et à qui il consacre un chapitre de son livre, « le moment est venu pour notre société de se rendre compte que l'avenir de l'humanité dépend, plus que jamais, de nos options morales collectives ».

Nous sommes responsables, c'est-à-dire chargés de répondre aux possibilités qui émergent de la crise, de reprendre en main nos finalités d'hommes dans la société sécularisée, pluraliste, qui est la nôtre. Malgré son effondrement vital et spirituel,

la civilisation occidentale demeure ouverte, capable de se remettre en cause de façon créatrice, de retrouver en-deçà et au-delà de toutes les grandes doctrines des « maîtres du soupçon » (Freud, Nietzsche, Marx) un langage commun, lié à la recherche humble, objective du vrai et à l'écoute de l'autre, pour un authentique dialogue.

Alors la vérité ne sera plus l'idole au nom de laquelle on emprisonne, on terrorise, on torture, on brûle les hérétiques ou on tue les infidèles, mais l'ouverture au Tout Autre, qui donne à l'autre la possibilité infinie d'être lui-même.

Alors la liberté ne sera plus celle de la terreur au nom de laquelle tant de crimes sont commis, ou celle de la sexualité irresponsable et dépersonnalisée, sans prise sur la durée, sans recours dans les épreuves que traverse toute rencontre profonde avec autrui.

L'égalité sera celle de la parole donnée, reçue, tenue, au nom d'une vérité transcendante, fondatrice et instauratrice de notre Occident.

Transcendance

L'Europe existe, mais on n'y entend plus que le langage économique et celui des stratégies politiques. Pourtant ses peuples ont été « labourés de prédications des mystiques ou des semailles des saints ». Auraient-ils honte de leur âme ?

Il ne s'agit pas de reproduire ce patrimoine de chrétienté mais de lui donner la parole, toujours nouvelle et actuelle dans nos débats sur le pouvoir et sur la paix, l'unité des hommes et l'universalité des perspectives qui leur sont ouvertes, le mondialisme des cultures, les repères des certitudes pour une éthique fondamentale où non seulement la loi protège l'homme de ses pulsions meurtrières, mais l'orientent au respect absolu de la personne.

« L'homme est la mesure de toutes choses et Dieu est la mesure de l'homme », a dit Jean-Paul II. La transcendance de l'homme sur les choses, par sa science et sa liberté, est sauvegardée par la transcen-

dance de Dieu par rapport à l'homme, qui éveille l'homme à sa pleine humanité, lui donne une nouvelle vision de son être et de sa destinée, une façon de vivre et d'aimer, de se relier aux autres, qui change l'histoire.

La révélation de Dieu à Abraham a changé sa vie, constitué un peuple qui s'est perpétué des millénaires et a donné naissance au christianisme. Les religions du livre ont un langage commun.

Cette conviction essentielle, entretenue dans la prière, le silence et l'écoute, selon laquelle « l'homme n'est totalement lui-même que dans la reconnaissance de Dieu, de sa Parole, de son Histoire sur nos chemins quotidiens, nourrit l'espoir de l'Occident ». Cette conviction habite le pape, Walesa, Soljenitsyne, les résistants et dissidents qui luttent pour les droits de la personne.

Comme l'écrit l'historien polonais Adam Michnik, cité par l'auteur, « c'est dans la passion de l'homme puisée aux sources de la spiritualité chrétienne que s'affirme le droit radical de l'homme à vivre solidairement son humanité. C'est là le canon de la culture européenne dont la suppression serait l'anéantissement de toute la substance de l'existence humaine, pour laquelle il vaut la peine de vivre et de souffrir. »

Philippe Lobstein

(1) « L'Occident en mal d'espoir », Fayard, 1982.

FINLANDE

(suite de la page 5)

Pour moi, haut-fonctionnaire, qu'est-ce que cela signifie ? J'ai découvert que les valeurs morales contenues dans le Sermon sur la montagne peuvent me servir de points de référence pour les décisions que je dois prendre. Elles me permettent d'éviter une tentation : celle de me plier aux règles de la bureaucratie. Les ministres successifs auprès desquels j'ai travaillé appartenaient soit au parti social-démocrate, soit au parti paysan, soit enfin au parti communiste. Le fait d'avoir décidé une fois pour toutes de dire toujours ce que je crois, quoi qu'en pense mon vis-à-vis, quelles que puissent en être les conséquences pour ma carrière, m'a été d'un grand secours.

J'ai décidé de me sentir aussi responsable de mon pays et du travail de mon ministère que si j'étais moi-même le ministre. Quand survient une question délicate, je me demande tout d'abord quel est l'intérêt de mon pays, puis celui de l'humanité. Cela m'aide à faire face aux intérêts catégoriels et aux groupes de pressions.

PHOTOS : Ambassade de Finlande à Paris, pp. 4 et 5 ; Lasserre, pp. 11 et 13 ; Maillefer, pp. 1 et 8 ; Spreng, p. 12.

C'est quand on a le sentiment de ne plus
pouvoir avancer qu'il faut prendre du recul.



Prendre ses distances. Changer d'horizon. De décor. Passer du noir-blanc à la couleur. Redécouvrir les nuances d'autres paysages, d'autres visages, d'autres sourires. Il est toujours temps de s'offrir quelques jours de vacances.

swissair 